



2009 LA
RENTRÉE
LITTÉRAIRE
DE MEDIAPART
PAR SYLVAIN BOURMEAU

Sara
Stridsberg

OTHY: Alors ça c'est faux. Vâ
a jamais été une malade ment
Une petite fille
en colère. Par
malade mental jamais. Elle a
quelques expériences bizarres avec
hommes bizarres dans des voitures bizar
Et un jour elle a fait pipi dans le ma
fruits d'un garçon qui avait été mécha
Elle était écrivain. Ça vous pouvez l'é
re... Bon, j'avais ramoché. D...
MAGAZINE: Il pa
d'abus sexuels p
peux sur son porc. Vous étiez au c

La faculté
des rêves



LA COSMOPOLITE
Stock

Extrait

LA COSMOPOLITE

Sara Stridsberg

La faculté des rêves

annexe à la théorie sexuelle

roman

Traduit du suédois
par Jean-Baptiste Coursaud

TRADUIT AVEC LE CONCOURS DU
CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Stock

Une chambre d'hôtel dans le district de Tenderloin, le quartier à michetons de San Francisco. Nous sommes en avril 1988 et Valerie Solanas est en train de mourir d'une infection pulmonaire sur un matelas crasseux et des draps tachés de pisse. Des néons publicitaires roses clignotent derrière la fenêtre, la musique porno travaille jour et nuit.

Le 30 avril, son corps sera découvert par le personnel de l'hôtel. Il est consigné dans le rapport de police que la défunte est agenouillée au bord du lit (a-t-elle essayé de se lever pour grimper dans son lit ? a-t-elle pleuré ?). Il y figure aussi que la chambre est parfaitement rangée : des feuilles de papier soigneusement empilées sur le bureau, les vêtements pliés sur une chaise en rotin près de la fenêtre. Il est également précisé que son corps est recouvert d'asticots et que la mort, selon toute vraisemblance, s'est produite autour du 25 avril.

Quelques semaines auparavant, figure-t-il plus loin dans le rapport de police, un employé de l'hôtel l'a vue écrire près de la fenêtre. Je m'imagine des tas et des tas de papiers posés sur le bureau, la gabardine en lamé argenté accrochée à un cintre près

de la fenêtre, l'odeur d'eau salée en provenance de l'océan Pacifique. Je m'imagine Valerie dans son lit, brûlante de fièvre, essayant de fumer des cigarettes, de prendre des notes. Je m'imagine des brouillons et des manuscrits partout dans la chambre... du soleil peut-être... des nuages blancs... un désert de solitude...

Je m'imagine à côté de Valerie.

Bambiland

LA NARRATRICE : Qu'est-ce que c'est comme matériau ?
VALERIE : De la neige, du désespoir noir.
LA NARRATRICE : Où ?
VALERIE : Dans cet hôtel merdeux. Le terminus pour les putes et les tox en train de clamser. La toute dernière humiliation. Ultime, monumentale.
LA NARRATRICE : Qui est désespéré ?
VALERIE : Moi. Valerie. J'ai toujours du rouge à lèvres sur moi, rose.
LA NARRATRICE : Rose ?
VALERIE : Rose. Rosa Luxemburg. La panthère rose. Le rose était la couleur de ses roses préférées. Quelqu'un passe à vélo, et ce quelqu'un met le feu à une roseraie.
LA NARRATRICE : Et ?
VALERIE : Il y a plein de gens étendus dans le désert, morts. Et je ne sais pas qui va les enterrer tous ces gens.
LA NARRATRICE : Le Président peut-être ?
VALERIE : La mort se trouve rarement au même endroit que le Président.
LA NARRATRICE : Et là tu vas où ?
VALERIE : Nulle part. Je vais juste dormir, j'imagine.

LA NARRATRICE : Tu penses à quoi ?

VALERIE : Aux filles du monde souterrain. À Dorothy. À Cosmogirl. À Silkyboy.

LA NARRATRICE : Et ?

VALERIE : Au matériau sur les putains. Au matériau sur les requins. Et au fait que j'ai légèrement le vertige face à toute cette éternité qui m'attend.

NEW YORK MAGAZINE, 25 AVRIL 1991

Le ciel au-dessus de Ventor a le rose des barbituriques ou le rose du vieux vomit pendant que Dorothy accorde une interview téléphonique au *New York Magazine* et que la liaison est mauvaise. Plus personne ne se fatigue à faire le déplacement jusqu'à Ventor pour réparer les câbles, les oiseaux du désert ont pris possession de la ligne téléphonique noire quasiment bousillée, ils brouillent toutes les communications, se moquent de Dorothy, de sa manière de se poser en éternelle victime des circonstances malheureuses. Ses mots volettent comme du papier cadeau qui flotte au vent.

NEW YORK MAGAZINE : Dorothy Moran ?

DOROTHY : Oui.

NEW YORK MAGAZINE : Nous aimerions échanger avec vous quelques mots au sujet de Valerie.

DOROTHY : Ah...

NEW YORK MAGAZINE : Ça fait trois ans aujourd'hui qu'elle est morte.

DOROTHY : Je sais.

NEW YORK MAGAZINE : Parlez-nous de Valerie.

DOROTHY : Valerie ?

NEW YORK MAGAZINE : Votre fille. Valerie Solanas.

DOROTHY : Je sais qui est Valerie, merci.

NEW YORK MAGAZINE : Parlez-nous un peu d'elle...

DOROTHY : Valerie...

NEW YORK MAGAZINE : Pourquoi a-t-elle tiré sur Andy Warhol ? Est-ce qu'elle s'est prostituée toute sa vie ? Est-ce qu'elle a toujours haï les hommes ? Vous-même, vous haïssez les hommes ? Vous vous prostituez ? Dites-nous comment elle est morte. Parlez-nous de son enfance.

DOROTHY : Je ne sais pas... nous habitons ici, à Ventor... je ne sais pas... le désert... je ne sais pas... J'ai brûlé toutes ses affaires après sa mort... les papiers, les notes, les cahiers...

(Un silence.)

NEW YORK MAGAZINE : Et ?

(Un silence.)

DOROTHY : Valerie... elle écrivait... elle se considérait comme écrivain... je crois qu'elle avait du ta... du ta... du talent... voilà, du talent... elle avait un humour savoureux... *(elle rit)*... tout le monde l'aimait... *(elle rit à nouveau)*... je l'aimais... elle est morte en 1988... le 25 avril... elle était heureuse, je crois... c'est tout ce que j'ai à dire sur Valerie... elle avait cette conviction, elle avait les bras tendus vers le ciel... je crois... je crois que c'était comme ça...

NEW YORK MAGAZINE : Est-ce que c'était une malade mentale ? Il paraît qu'elle a fait des séjours réguliers en hôpital psychiatrique pendant toutes les années soixante-dix.

DOROTHY : Valerie n'était pas une malade mentale. Pendant quelques années elle a vécu avec un homme. En Floride, sur les plages. Alligator Reef, ça s'appelait. Dans les années cinquante.

NEW YORK MAGAZINE : Nous savons qu'elle a été admise à l'hôpital psychiatrique Elhurst. Nous savons qu'elle a été admise au Bellevue. Il paraît qu'elle a été internée à l'hôpital South Florida State.

DOROTHY : Alors ça c'est faux. Valerie n'a jamais été une malade mentale. Valerie était un génie. Une petite fille en colère. Ma petite fille en colère. Pas une malade mentale, jamais. Elle a eu quelques expériences bizarres avec des hommes bizarres dans des voitures bizarres. Et un jour elle a fait pipi dans le jus de fruits d'un garçon qui avait été méchant. Elle était écrivain. Ça vous pouvez l'écrire... Bon, je vais raccrocher, là...

NEW YORK MAGAZINE : Il paraît qu'elle a été victime d'abus sexuels perpétrés par son père. Vous étiez au courant ?

DOROTHY : ... Je raccroche, là... Écrivez qu'elle était écrivain... écrivez qu'elle était chercheuse en psychologie... écrivez que c'est l'amour qui est éternel, pas la mort...

(communication interrompue - -)

BRISTOL HOTEL, 56 MASON STREET,
DISTRICT DE TENDERLOIN, SAN FRANCISCO,
25 AVRIL 1988, LE JOUR DE LA MORT

Le sang circule dans ton corps avec une telle lenteur. Tu te griffes la poitrine, tu pleures, tu cries. Tes mains tâtonnent, tapotent la literie. L'hôtel a des draps sales, noircis par le temps, pestilentiels. Ils puent l'urine, le dégueulis, le sang qui te dégouline de la chatte, les larmes. Un nuage de douleur, jaune vif, t'irradie la conscience, le bas-ventre. Dans la chambre des filets de lumière, éblouissants. Dans ta peau et tes poumons, des déflagrations de douleur. Étourdissantes, dégringolantes, incandescentes. Le bouillonnement dans tes bras, la fièvre, l'abandon, les relents de maladie mortelle. Des fragments et des filets de lumière, qui tremblotent encore. Et tes mains qui tâtonnent toujours, qui cherchent Dorothy. *Je me déteste et je ne veux pas mourir. Je ne veux pas disparaître. Je veux rentrer. J'ai tellement envie des mains de quelqu'un, les mains de ma mère, les genoux d'une fille, une voix, n'importe laquelle, tout, tout sauf cette éclipse de soleil.*

Dorothy ?

Dorothy ?

En fond sonore les cris désespérés des animaux du désert. Le soleil brûle sur la Géorgie, sur la maison du désert sans tableaux, sans livres, sans argent, sans projets d'avenir. Un ciel rose Ventor, rose boursoufflé, force le barrage de la fenêtre et tout dès lors se retrouve à nouveau empaqueté dans ce tapis humide et caniculaire de bonheur. Dorothy vient de sortir un sac de voyage rempli de vieilles robes brûlées, vous êtes certainement en route aujourd'hui encore pour rejoindre la mer, rejoindre Alligator Reef et ses ciels d'éternité, rien que toi et elle. Elle tournicote devant la glace tandis qu'autour d'elle les cigarettes se consomment dans la pièce. Dans les pots de fleurs, sur la table de nuit, dans le poudrier.

VALERIE (*s'esclaffant, affectueusement*) : Petite pyromane, va !

DOROTHY : Les robes sont toutes brûlées aux manches. Regarde celle-ci, Valerie. La blanche comme neige. On dirait qu'en elle il y a eu une guerre nucléaire.

VALERIE : Tu as toujours été une guerre nucléaire à toi toute seule.

DOROTHY : C'est bizarre qu'on puisse oublier sa robe préférée. Je me rappelle uniquement que quand je la portais tout autour de moi devenait soudain d'un blanc immaculé, d'une propreté impeccable. Le ciel, mon haleine, mes dents... Tu te souviens, le jour où j'ai oublié d'éteindre les bougies du bar et que les rideaux ont brûlé ?

VALERIE : Je me souviens du jour où tu as mis le feu à la barbe de ce vieillard alors que tu étais censée allumer sa pipe.

DOROTHY : Et tu te rappelles quand j'ai mis le feu à mes cheveux ?

VALERIE : Ça t'arrivait souvent. Et c'était toujours moi qui allais chercher de l'eau et qui te sauvais la vie. Je me souviens que je t'ai toujours sauvé la vie.

DOROTHY : Oui, c'est vrai.

Le macadam et les gratte-ciel poudroient dans le noir puis aussitôt s'éclipsent. Au-dessus de JFK les avions continuent de décrire des cercles concentriques. Les industries travaillent et les surfeurs glissent le long des plages, des champs de coton, des déserts, des petites villes. À New York la circulation avance lentement. Des lambeaux de souvenirs et de lumière scintillent toujours vaguement dans ta conscience. Dehors les obscurs quartiers à michetons, les néons, les filles en chasse, les filles qui chassent le vent rue après rue après rue, des étincelles de vie et des parcelles de peau, leurs sourires ensorceleurs et leurs rêves dégoûtés.

Et si tu ne dois pas mourir alors tu redeviens la Valerie vêtue de sa gabardine en lamé argenté, la Valerie avec son manuscrit et ses pavés théoriques dans le sac à main. Et si tu ne dois pas mourir maintenant alors ta toque de doctorante miroite toujours dans l'horizon. Et dès lors cette période recommence comme avant, les années quarante, cinquante, soixante, Ventrone, le Maryland, New York, et cette certitude en toi : *moi, l'écrivain, la chercheuse*. Les tourbillons et l'irrésistible aspiration dans ta poitrine, la conviction. L'écho des slogans qui se répercutent entre les immeubles de la Cinquième Avenue, le Président qui s'accroupit derrière son bureau de la Maison-Blanche. Il n'y a que des fins heureuses.

Une fille peut tout ce qu'elle veut

You know I love you

Les clameurs se sont tues. La chaleur étouffante disparaît avec l'odeur des fumées d'incendie et d'un New York en fleurs. La Cinquième Avenue est engloutie dans des ténèbres, dans un tunnel souterrain, étroit, pestilentiel. Seuls subsistent ce goût âcre de maladie mortelle et cette musique porno qui jamais ne cesse de bosser. La lumière du jour irradie Tenderloin et des rideaux couleur dégueulis tombant devant une fenêtre barbouillée, des piles et des piles de notes, tes petites culottes maculées de sang qui traînent sur le dossier d'une chaise, une bouteille de rhum posée sur la table de nuit que tu n'auras jamais la force de finir. Les démangeaisons se sont disséminées dans les moindres recoins de ton corps, elles sont pires que tes douleurs à la poitrine, pires que tes difficultés à respirer, pires que la sensation d'avoir perdu contact avec tes mains et tes pieds depuis belle lurette.

Mason Street est déserte. Plus de cris, plus de circulation, rien. Et pourtant, un peu plus loin, il y a la vraie ville, avec ses vraies gens, le soleil, les arbres, les filles à vélo avec des livres sur leur porte-bagages. Puis, encore plus loin, il y a l'océan froid qui indéfiniment s'abat sur les bords de mer. L'haleine salée de l'océan Pacifique balaie les plages de sable, les requins en embuscade dans les fonds marins, la mort par noyade, la mort par asphyxie. Se retrouver gisante sur la plage, assassinée, violée. Avril a toujours été le mois le plus atroce. *Je voudrais que la lumière du jour disparaisse, que quelqu'un tende une couverture pour masquer le soleil et les néons publicitaires, que quelqu'un arrête la musique porno*

et cette maladie mortelle. Je ne veux pas mourir. Je ne veux pas mourir seule.

Ventor et Dorothy étincellent dans la pièce comme des éclairs – une bande de papier en train de brûler, qui s’allume puis s’éteint à l’intérieur d’une chambre plongée dans une complète obscurité. Le sable du désert qui te souffle sans arrêt dans les yeux, qui en permanence te bouche la vue. Le sable transforme tout en une brume chaude et sucrée, une drogue aux effets anesthésiants et lénifiants.

Elle remonte à si longtemps ta dernière visite dans le désert, dans le taudis jaunasse situé à mille miles de tout honneur, de toute honnêteté. La véranda et son nombre incalculable d’heures d’ensoleillement, un alambic à vin sucré planqué dans un coin, une énième et interminable saison rythmée par la canicule et l’herbe grillée. Une coupelle de lumière jaune qui n’était autre que ta lumière avant que tu ne t’égares dans le désert pour ne plus jamais revenir chez toi.

Tu te souviens, Dorothy ?

Tu te souviens quand on allait au bord du fleuve, toutes les deux ?

La décapotable, avec un type nouveau au volant. Ton foulard qui flottait au vent. Tes cheveux blonds que tu venais de laver. La chanson. Tu chantais, tu jacassais, assise sur le siège avant.

C’était toi et moi sous ce ciel cocasse.

BRISTOL HOTEL, 7 AVRIL 1988,
QUELQUES SEMAINES AVANT LA FIN

Le manifeste a disparu dans la literie. Les draps ne portent l'empreinte que de taches de crasse, de ce liquide marronnasse qui suinte de ton vagin, de ton rectum, un flot de solitude, nauséabond, brûlant, qui ne cesse de dégoutter, de t'humilier jusqu'au bout. *S'il existe d'autres façons de m'humilier alors laissez-les venir et qu'elles viennent maintenant.* Car ce n'est pas ton style de rester allongée là, entre les quatre murs d'une chambre d'hôtel, et de délirer dans ton coin alors que tu sais pertinemment que tu es seule, que tu attends la mort. Si seulement il n'y avait pas cette fièvre dévorante, c'est elle qui te rend confuse. Tout ce que tu veux, toi, c'est ne pas quitter cette chambre, ne pas être précipitée dans les ténèbres, ne pas être aspirée dans l'odeur de forêt, de limonade, de fleuve avec son eau dormante, de soleil avec ses rayons qui inondent la couverture du pique-nique, cette lumière des années quarante, crue, synthétique.